

LA PRESSE NOUVELLE *Magazine Progressiste Juif*

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 364 - Mars 2019 - 37^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

L'ANTISÉMITISME, ÇA suffit !

Des insultes, des tombes profanées, des tags de croix gammées, des statistiques d'actes antisémites en hausse, une agitation législative un peu confuse : le mois de février a été centré, pour une bonne part, la recrudescence des actes antisémites. On a vu, le 19 février, des rassemblements dans toute la France, à Paris place de la République, répondre à l'appel de quasiment tous les partis politiques et de nombreuses organisations – dont l'UJRE, l'AACCE, MRJ-MOI – sous le mot d'ordre « Ça suffit ! ». Nous nous en félicitons, bien que cette « effervescence médiatico-politique » ait débouché sur un « dada » idiot et dangereux : l'assimilation de l'antisionisme à l'antisémitisme. On lira ci-contre l'éditorial de notre directeur, Jacques Lewkowicz.

Quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, l'antisémitisme est insupportable, comme le racisme. De l'avis même des juristes, la France dispose d'un bon arsenal législatif et juridique pour condamner propos, publications et tous les actes de haine contre les Juifs. Qu'il serve donc. Au-delà, comme pour le racisme, l'éducation reste primordiale face aux préjugés millénaires comme le montre le glaçant témoignage posthume de Charles Palant (page 6). Reste que dans une crise sociale comme celle que nous vivons, la montée des haines et la recherche de bouc-émissaires trouvent à leur expression un terreau favorable ■ **BF**



(Voir en page 6 le témoignage de Charles Palant)

8 mars, Journée internationale des femmes

JOSETTE AUDIN, UNE VIE À RENDRE JUSTICE



A l'occasion de la journée internationale des femmes, nous avons souhaité rendre hommage à Josette Audin, épouse de Maurice Audin, jeune mathématicien assassiné par l'armée française en Algérie en 1957, décédée le 2 février dernier. Avec son aimable autorisation et nos remerciements, nous publions ici l'article que Maud Vergnol, journaliste à l'Humanité, a consacré le 4 février à cette femme exemplaire.

(Suite en page 4)

Editorial

INDIGNATION CONTRE L'ANTISÉMITISME ?

par JACQUES LEWKOWICZ

Au vu de la séquence d'événements qu'a connus la France au cours des deux semaines centrales du mois de février dernier, les Français juifs peuvent hésiter sur l'attitude à adopter : faut-il en pleurer ou s'en réjouir ?

Apprendre, successivement, que le nombre d'actes antisémites a « bondi » de 74 %, que l'effigie de Simone Veil a été recouverte de stigmates nazis, que l'arbre planté en souvenir d'Ilan Halimi a été abattu, que l'écrivain Alain Finkielkraut a fait l'objet d'injures antisémites, qu'un cimetière juif a été profané, ne pouvait porter qu'à la tristesse et à l'indignation.

Cependant, le 19 février, jour du « Rassemblement d'union contre l'antisémitisme » (#Ça suffit !), l'unanimité des orateurs de tous bords, dont Emmanuel Macron lui-même, et la présence massive de citoyens, à Paris et dans les grandes villes, dont certains vêtus de gilets jaunes, apparus pour dire à quel point ils condamnaient avec la plus grande fermeté l'antisémitisme, ne pouvaient qu'être perçus positivement.

Comment sortir de ces sentiments ambivalents ?

Les vagues antisémites sont le fruit de plusieurs facteurs. À l'obscurantisme, source de peurs, de fantasmes et de jalousie, viennent s'ajouter, en proportion variable, la volonté de diviser les masses populaires, de détourner leur colère vers un bouc émissaire, tout en cherchant à se joindre à l'expression de ce mécontentement pour en prendre la tête à des fins peu recommandables, ceci dans un climat d'exaltation du nationalisme.

À tous ces facteurs s'ajoute le mal chronique que constitue la non-résolution du conflit israélo-palestinien, source de nouveaux obscurantismes et de nouvelles haines comportant, trop souvent, une composante antisémite.

De plus, des mesures en faveur du capital financier et au détriment des masses populaires sont mises en œuvre en France, au cours des

■ ■ ■ (Suite de l'Édito en p.2)

Assemblée Générale 2019



L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) annonce la tenue de son Assemblée Générale ordinaire

**le samedi 30 mars 2019
à partir de 14h30**

au 14 rue de Paradis
Paris 10° ■

**Cette annonce vaut
pour convocation.**

NB : On pourra s'acquitter
sur place de la cotisation
annuelle (35 €)

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*
éditées par l'UJRE

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6
Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

ANTISÉMITISME

Communiqué

Association des Amis de la CCE Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I.

HALTE AUX ACTES ANTISÉMITES

Nos trois associations s'inquiètent et s'indignent de la recrudescence des actes antisémites, de l'absence de condamnation suffisamment claire et vigoureuse. Elles appellent à la prise de conscience et à la vigilance de tous.

Il est urgent que tous les progressistes et antiracistes prennent enfin la mesure de la gravité des actes antisémites et du danger qu'ils constituent pour la démocratie. ■ Paris le 11 février 2019

Suzon Pikorki, présidente de l'AACCE

Jacques Lewkowicz, président de l'UJRE

Claudie Bassi, présidente de MRJ-MOI

VIE DES ASSOCIATIONS

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

membre de *Yiddish Sans Frontière*, vous invite à participer largement à cette journée festive le 17 mars 2019 (12h30-18h)
salle Olympe de Gouges, 15 rue Merlin, Paris 11°
sous le patronage de François Vauglin, maire du 3e arrdt. de Paris

P.A.F. 15€ (billets en vente à l'UJRE)



**ALBERT
APTEKIER-
GELIEBT**

Ce juif, rebelle, communiste, soutien de l'UJRE, lecteur fidèle de la *Presse nouvelle*, nous a lâchés le 18 février dans sa 87e année. Il sera difficile à oublier.

Béatrice, Daniel, Pat, Francis, Idriss, Lolita, Mitia, Baïla, Lila, Sasha, Mani

ses enfants, petit-enfants,
arrière-petits-enfants.
ainsi que ses nièces, neveux
et petits-neveux

CARNET

**JEAN-MARC
COHEN**

À l'occasion de notre campagne de renouvellements d'abonnement, nous avons la tristesse d'apprendre la disparition d'un fidèle adhérent de l'UJRE et lecteur de la *PNM*, **Jean-Marc Cohen**, âgé de 81 ans. Nos plus amicales pensées à sa famille et à ses proches. **UJRE/PNM**

Albert Aptekier-Geliebter appartenait à cette génération de militants juifs qui, au retour des camps, se sont engagés à l'UJRE pour faire vivre après-guerre les idéaux de la résistance. Nous adressons nos plus sincères condoléances et chaleureuses pensées à Daniel, son fils, membre du Bureau de l'UJRE, ainsi qu'à tous les membres de sa famille. ■

(Suite de l'Éditorial de la p.1)

■ ■ ■ trente dernières années, et singulièrement depuis l'accession au pouvoir d'Emmanuel Macron. Or, une bonne manière, même si ce n'est pas la seule, de combattre toutes les haines, basées sur les origines des uns ou des autres et qui cherchent un bouc émissaire illusoire, serait de résoudre les problèmes liés à la précarité et à la détérioration des conditions de vie des couches populaires. Car une société où chacun est reconnu pour ce qu'il est, où l'intérêt général est respecté est celle où rivalités et jalousies trouvent plus difficilement leur place. Agir en sens inverse, comme le fait l'actuel pouvoir, tout en prononçant des discours de condamnation de l'antisémitisme, évoque le comportement du pompier pyromane.

Ce doute, sur la sincérité du pouvoir, se nourrit, malheureusement, d'autres faits. Avant même la vague d'incidents antisémites ayant marqué les journées du 17 au 19 février, le ministre de l'Intérieur a fait connaître, avec beaucoup de force l'existence de 541 faits antisémites en 2018, en hausse de 74 % comparé à 2017. Il y a des limites à ne considérer que cet aspect quantitatif puisque, depuis 2012, ces faits recouvrent des meurtres et non plus seulement des injures ou de simples voies de fait.

Néanmoins, l'examen du nombre de faits antisémites selon la même source, mais sur une période de 19 ans, montre qu'il y eut des moments où le nombre de ces faits était bien supérieur : 936 en 2002, 974 en 2004, 832 en 2009, 851 en 2014. On n'a pas souvenir que, dans ces périodes, les gouvernements pratiquant les mêmes politiques libérales, aient fait connaître leur indignation avec autant de bruit que le pouvoir actuel. Quel poisson cherche-t-on, ainsi, à noyer dans l'eau ? ■

LES ALLIANCES POPULISTES DE BENYAMIN NETANYAHOU (II)

par Dominique Vidal
journaliste et historien

Suite de la PNM 363

À l'Ouest aussi, Tel-Aviv jette ses filets. Plus les néo-fascistes progressent, et plus ils l'intéressent. Avec des résultats significatifs. Le jeune chef de la Ligue italienne est revenu enthousiaste d'un voyage en Israël en 2016. Deux ans plus tard, à la veille des élections qui l'ont porté au pouvoir, il déclarait : « J'éprouve une grande estime et un profond respect pour la force de résilience d'Israël qui vit dans une région aussi difficile [1]. » Et d'annoncer que, victorieux, il modifierait la politique de l'Italie vis-à-vis d'Israël dans les institutions internationales et reconsidérerait l'aide financière italienne à des institutions telles que l'Unesco « qui se plaît à l'attaquer ». Même un leader de la droite dure suisse comme Oscar Freysinger, l'inventeur de la « votation » sur l'interdiction de la construction de minarets en novembre 2009, se laisse aller au lyrisme : « Si Israël disparaissait, nous perdrons notre avant-garde. (...) Aussi longtemps que les musulmans sont concentrés sur Israël, le combat n'est pas dur pour nous. Mais aussitôt qu'Israël aura disparu, ils viendront s'emparer de l'Occident [2]. »



Israël construit un mur à la frontière libanaise

Les succès électoraux de l'Alternative für Deutschland (AfD) ont suscité des réactions contradictoires à Tel-Aviv. Car, si la présidente du parti, Beatrix von Storch, ne perd pas une occasion de souligner son soutien à Israël dans le combat commun contre l'islamisme, d'autres dirigeants multiplient les provocations, douchant toute velléité de dialogue. Ainsi Alexander Gauland, l'un des deux porte-parole, a-t-il expliqué que les Allemands pouvaient être « fiers » du combat de leurs soldats pendant les deux guerres mondiales. Ancien ministre et chef du Mossad, rendu célèbre par l'enlèvement d'Eichmann, Rafi Eitan n'a, lui, pas éprouvé d'état d'âme en saluant le mouvement : « Chacun de nous, en Israël, apprécie votre attitude envers le judaïsme, a-t-il assuré. Je suis sûr que, si vous travaillez avec force et, plus important, de manière réaliste, au lieu de représenter une "Alternative pour l'Allemagne", vous pourriez devenir une alternative pour toute l'Europe. » Et de prôner la fermeture des frontières « dans les meilleurs délais pour empêcher l'immigration musulmane [3] »...

Avancés pour justifier ces liaisons dangereuses, les prétextes diplomatiques ne sauraient expliquer le rapprochement entre Israël et les partis d'extrême



Bolsonaro voit Netanyahu

droite ouest-européens qui ne sont pour la plupart pas au pouvoir. Dès décembre 2010, une trentaine de dirigeants d'extrême droite – dont le Néerlandais Geert Wilders, le Belge Philip Dewinter et le successeur de Jorg Haider, l'Autrichien Heinz-Christian Strache – ont séjourné en Israël, accueillis avec les honneurs dus aux hôtes de marque. À l'époque vice-premier ministre et ministre des Affaires étrangères, Avigdor Liberman, qui rêve de débarrasser de ses musulmans un État qu'il veut exclusivement juif, a conversé alors chaleureusement avec Wilders, qui rêve, lui, d'interdire le Coran aux Pays-Bas. Ce dernier s'était même rendu dans une colonie juive de Cisjordanie, où il avait – révélait l'Agence France Presse – « plaidé contre la restitution de territoires en échange de la paix avec les Palestiniens, proposant l'installation "volontaire" des Palestiniens en Jordanie ». Pour lui, les colonies constituent des « petits bastions de la liberté, défiant des forces idéologiques qui nient non seulement à Israël, mais à tout l'Occident, le droit de vivre dans la paix, la dignité et la liberté ».

À défaut de se compromettre officiellement avec les successeurs de Jorg Haider, Israël invite en juin dernier le chancelier autrichien Sebastian Kurz qui dirige une coalition incluant les néo-nazis. Provocateur, le jeune homme visite Yad Vashem et ne craint pas d'y déclarer : « En tant que chancelier d'Autriche, je reconnais que l'Autriche et les Autrichiens portent un lourd fardeau (...) Nous, Autrichiens, savons que nous sommes responsables de notre propre histoire [4]. » Cet évident mensonge provoque même un incident avec sa guide, une juive d'origine autrichienne. Devant les caméras de télévision, Deborah Hartmann fait observer à M. Kurz que le FPÖ compte encore des politiciens « qui ont besoin qu'on leur explique ce qu'était la Shoah ». Qui dut s'excuser ? Le Mémorial de Yad Vashem ! Car Kurz avait annoncé qu'il voulait « approfondir les relations bilatérales avec Israël [5]. » Ces bonnes intentions lui valurent d'être promu par Netanyahu « véritable ami d'Israël et du peuple juif [6] »...

Seul le Rassemblement national (RN, ex-FN) reste encore *persona non grata* en Israël, même si le compagnon de Marine Le Pen a séjourné en Israël.

Mais l'un des porte-parole du ministère israélien des Affaires étrangères, Emmanuel Nahshon, répète : « Le gouvernement israélien n'a pas de contact avec le Front national, étant donné l'idéologie et l'histoire de ce parti [7]. » En revanche, la question des relations avec le Parti autrichien de la liberté (FPÖ) se pose en coulisses : un député du Likoud, l'ultranationaliste Yehuda Glick, a même rendu visite au parti qui a failli arracher la présidence de la République et appelé ses collègues au dialogue.

« Qu'importe qu'ils soient antisémites pourvu qu'ils soient pro-israéliens » : tel semble être le fil rouge de la « drague » ostensible, voire ostentatoire, à laquelle se livre le Premier ministre israélien dans les milieux populistes et néo-fascistes européens. Mais l'on aurait tort de réduire ces manœuvres à l'expression d'une simple *Realpolitik*. Car elles relèvent aussi de sa génétique personnelle et politique. Personnelle, car son père, Benzion Netanyahu, a toujours milité aux côtés du leader révisionniste Zeev Jabotinsky. Politique car les ancêtres du Likoud, l'Irgoun, le Betar et le Lehi, fricotèrent avec le fascisme et le nazisme.

À force de rabâcher que le Mufti de Jérusalem, Amin Al-Husseini, a rejoint (seul) Berlin et créé deux Légions SS (bosniaques), on finirait par oublier que le Lehi, en tant que tel, proposa en 1941 une alliance au III^e Reich. Et que le Betar, puis l'Irgoun, dès les années 1920, bénéficièrent du soutien politique et matériel de Mussolini, qui appréciait Jabotinsky : « Pour que le sionisme réussisse, estimait le Duce, il vous faut un État juif, avec un drapeau juif et une langue juive. La personne qui comprend vraiment cela, c'est votre fasciste, Jabotinsky [8]. »

Et dire que ces gens prétendent nous donner des leçons en matière de lutte contre l'antisémitisme... ■



Surplombant l'autoroute au niveau de Tel-Aviv les affiches géantes proclament en hébreu «Netanyahu, une ligue à part»

[1] Site LPH Info, 25/02/2018.

[2] Cité par Olivier Moss, in *Les Minarets de la discorde*, sous la dir. de Patrick Haenni et Stéphane Lathion, Religioscope-Infolio, 2009.

[3] Site du *Times of Israel*, 4/02/2018.

[4] *La Croix*, 8/06/2018.

[5] Site du *Times of Israel*, 22/06/2018.

[6] *Idem*.

[7] *Idem*, 28/01/2017.

[8] Dominique Vidal, *Aux origines de la pensée de M. Netanyahu* in *Le Monde diplomatique*, 11/1996.

CÉLÉBRATION

8 mars, Journée internationale des femmes

JOSETTE AUDIN, UNE VIE À RENDRE JUSTICE

(Suite de la Une)

Une grande dame s'est éteinte. Josette Audin est décédée à l'âge de 87 ans, emportant avec elle l'histoire intime de la grande Histoire, celle qu'elle aura contribué à écrire par sa persévérance et son courage. Nous n'oublierons pas son merveilleux sourire, le 13 septembre 2018, lorsque le président de la République est venu chez elle lui demander pardon, « au nom de la République ». Josette aura vécu ce moment avant de s'en aller. Cette reconnaissance officielle de l'assassinat de Maurice Audin par l'armée française, elle y a travaillé plus de soixante ans, affrontant les lâchetés politiques et les mensonges de la Grande Muette. Par amour. Mais aussi pour tous les Algériens victimes de la torture. Car si sa vie a été indissociablement liée au nom de son mari, Josette Audin était une militante communiste, anticolonialiste, dont l'engagement ne s'est jamais affadi. Ces derniers mois, en dépit de la maladie, elle trouvait la force d'être là où son combat devait la mener. Le 12 décembre, elle était au premier rang de l'amphithéâtre de l'Institut Poincaré, pour la cérémonie de remise du prix de mathématiques Maurice-Audin. Le 14 septembre, elle avait tenu à venir à la Fête de l'Humanité, pour partager avec les siens la formidable victoire politique de la reconnaissance, la veille, du crime d'État par Emmanuel Macron. Le public de la Fête le lui avait bien rendu, par un de ces instants magiques où l'émotion n'a plus besoin de mots. À l'Agora, sa frêle silhouette avait soulevé l'admiration et le respect d'un public qui a partagé son engagement pendant toutes ces années. Celui qui a permis que le nom de Maurice Audin ne tombe pas dans l'oubli.

Sa vie a basculé en 1957. Josette a 25 ans. Militante du Parti communiste algérien (PCA), elle a rencontré Maurice Audin cinq ans plus tôt, à la faculté d'Alger. Ils partagent l'amour des mathématiques, de l'Algérie et de son peuple. Un pays où elle est née et a grandi, dans le quartier de Bab El Oued. « On était conscient des risques qu'on prenait, expliquait Josette Audin, mais nous étions révoltés par le colonialisme. On ne supportait pas de voir des gosses algériens cirer les chaussures dans les rues, au lieu d'aller à l'école. Au marché, si le vendeur était arabe, tout le monde le tutoyait. Nous ne l'acceptions pas ». Au mois de juin 1957, l'un des plus meurtriers de la bataille d'Alger, le

jeune couple héberge des militants clandestins dans son appartement de la rue Flaubert, dans le quartier du Champ-de-Manœuvre. C'est ici que, vers 23 heures, le 11 juin 1957, des parachutistes tambourinent à leur porte, derrière laquelle dorment leurs trois enfants : Michèle, 3 ans, Louis, 18 mois, et Pierre, un mois. « Quand est-ce qu'il va revenir ? » demande Josette Audin, alors que son mari est enlevé par l'ar-



Maurice et Josette Audin

mée. « S'il est raisonnable, il sera de retour dans une heure », lui répond un capitaine. « Occupe-toi des enfants », a le temps de lui lancer Maurice Audin. Ce seront les derniers mots qu'elle entendra de lui, qui n'est jamais revenu.



Et Josette n'a jamais cru à la thèse de l'évasion avancée par les autorités. « Jamais », assurait-elle. « Il aurait tout fait pour prendre contact avec moi... ».

Depuis ce jour où un commando de parachutistes l'a arrachée au bonheur, Josette ne s'est jamais résignée (...)

Inflexible, pendant plus de soixante ans, Josette n'a jamais renoncé à sa quête de vérité. Dès le 4 juillet 1957, elle porte plainte contre X pour homicide volontaire. La famille de Maurice Audin est la seule à l'épauler dans ces semaines pénibles, où les soutiens se font rares. Les collègues de la faculté ne se précipitent pas pour l'aider. Quant aux camarades, « c'était trop dangereux pour eux de me contacter ». L'instruction de l'affaire, commencée en juillet 1957 à Alger, est transférée à Rennes en 1960. Deux ans plus tard, un premier non-lieu sera prononcé pour « insuffisance de

charges ». Mais Josette Audin ne baisse pas les bras. C'est une battante, une militante. Elle décide de rester vivre en Algérie et, après l'indépendance, elle fait le choix de devenir fonctionnaire algérienne, quitte à perdre beaucoup de salaire. Ce n'est qu'à l'été 1966, après le coup d'État de Boumédiène, qu'elle se résout à partir en France, pour protéger sa famille. « On a annoncé à tout le monde, aux voisins, qu'on allait passer l'été dans le sud de l'Algérie. Ma mère avait tout organisé. On a atterri pour une autre vie à Étampes », raconte Pierre Audin, son plus jeune fils, lui aussi mathématicien. « Pas de chance, le proviseur du lycée où ma mère enseignait était au FN. Donc on est partis vivre à Argenteuil... »

Quelques semaines après son arrivée en France, en décembre 1966, la Cour de cassation déclare l'affaire « éteinte ». Mais les plaies sont toujours ouvertes. « Ma mère n'en parlait jamais. C'était son jardin secret, et on l'a respecté, confie Pierre Audin. Il y avait son portrait partout, je me doutais que c'était un héros, mais je ne savais pas pourquoi. Un jour, je suis tombé sur un livre dans la bibliothèque, intitulé l'Affaire Audin... »

Les années passent, et chaque nouvelle étape de l'affaire replonge Josette Audin dans ce deuil impossible. Elle ne s'est jamais remariée. Au début des années 2000, alors que les tortionnaires soulagent leur conscience dans la presse française, Josette remonte au front et dépose une nouvelle plainte contre X pour séquestration, qui aboutira encore à un non-lieu. Elle refuse de rencontrer en privé la famille des assassins de son mari : « Si la vérité doit advenir, explique-t-elle, il faut que cela soit devant tout le monde, devant la justice de la République. » L'espoir, la lassitude, la colère... En janvier dernier, à l'Assemblée nationale, à 87 ans, elle était venue redire, avec une incroyable dignité, qu'elle espérait toujours que « la France, pays des droits de l'homme, condamne la torture, ceux qui l'ont utilisée, et ceux qui l'ont autorisée ». Ce jour-là, le mathématicien Cédric Villani est à ses côtés. Le député LaREM en est convaincu : Emmanuel Macron doit reconnaître ce crime d'État.

par MAUD VERGNOL

Josette Audin, le 13 mars 2018.
© Lahcène ABIB

Simultanément, l'Humanité publie des témoignages d'appelés qui racontent l'horreur de la torture et remettent dans le débat public les pratiques de l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Une lettre ouverte adressée au président de la République, signée par de nombreuses personnalités, est également publiée dans L'Humanité. « Des deux côtés de la Méditerranée, les mémoires algérienne et française resteront hantées par les horreurs qui ont marqué cette guerre, tant que la vérité n'aura pas été dite et reconnue », affirme le texte. Trois mois plus tard, grâce au geste historique du chef de l'État, la France regarde en face l'une des pages les plus sombres de la colonisation. Car le sort d'un homme révéla tout un système : celui de la pratique généralisée de la torture pendant la guerre d'Algérie.

Photo de studio de
Maurice et Josette Audin

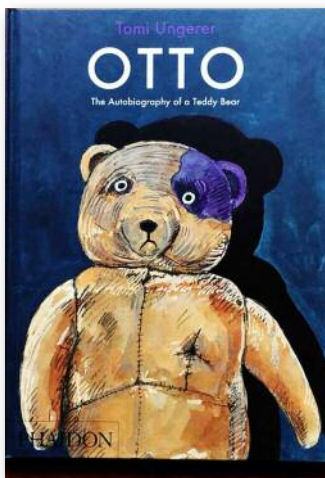
Le 13 septembre dernier, dans le salon de Josette, où Maurice Audin est partout, éternel jeune homme de 25 ans immortalisé par des clichés posés sur les étagères du salon, une page d'histoire s'est écrite. Un dialogue entre Emmanuel Macron et Josette Audin en dit long : « Je vous remercie sincèrement », lui dit-elle. « C'est à moi de vous demander pardon, donc vous ne me dites rien. On restaure un peu de ce qui devait être fait », répond Emmanuel Macron. « Oui, enfin, je vous remercie quand même ! » lui rétorque Josette Audin d'un air malicieux. Le président : « Je vois que l'indiscipline continue... » L'insoumission, l'indocilité plutôt. Le combat de Josette Audin, exemplaire, lui survivra. Nous y veillerons. ■

OTTO de TOMI UNGERER [1]

lu par BÉATRICE COURRAUD

Tomi Ungerer a consacré une grande partie de sa vie à écrire des livres pour la jeunesse.

« Je fais des livres qui m'auraient plu quand j'étais petit. J'ai toujours été en contradiction avec les pédagogues qui disent qu'il ne faut pas traumatiser les enfants. Il y a toujours des éléments de peur dans mes livres, mais les enfants en fin de compte n'ont jamais peur. [...] On sous-estime les enfants. »

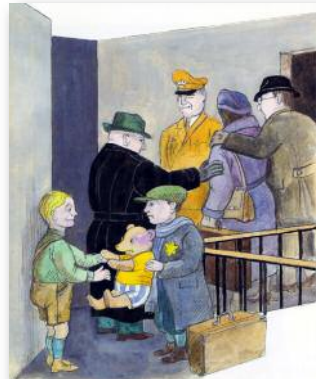


Le dessin de couverture nous renseigne sur ce que sera le destin de *Otto* – *Autobiographie d'un ours en peluche* – titre de l'album de cet artiste hors normes.

Otto porte deux coutures, l'une en forme de croix sur la poitrine côté gauche, l'autre sur tout le corps, et aussi une grande tache violette qui lui recouvre l'oreille et l'œil gauche. Il a traversé un nombre considérable d'épreuves, car une vie d'ours en peluche qui commence en Allemagne juste avant la Seconde Guerre mondiale n'est pas une partie de plaisir. Cependant, à travers l'amitié qui lie deux enfants, l'un juif, l'autre allemand, le malheur qui les frappe et frappe leur famille, à travers les tribulations d'Otto, nous sommes emportés par l'immense amour que l'auteur voue aux êtres humains, aux enfants particulièrement, emportés aussi par son humour très personnel, féroce et tendre à la fois.

Mes tous premiers souvenirs sont assez douloureux. J'étais dans un atelier et l'on me cousait les bras Et les jambes pour m'assembler. Quand mes yeux furent cousus à leur tour, J'eus mon premier aperçu d'un être humain (...) Le second visage dont je me souviens Est celui d'un petit garçon qui sourit en me serrant contre lui. Je compris ensuite que ce garçon s'appelait David, Que c'était son anniversaire et que j'étais son cadeau. (p. 6, 7)

Otto est heureux entre ses deux amis. David et Oskar. Ils s'amuse bien tous les trois, font des blagues. Survient le nazisme. David porte l'étoile jaune et Oskar aimerait aussi en porter une comme David, mais sa maman lui dit que c'est impossible, seuls les juifs portent l'étoile. Un jour, des hommes en uniforme viennent chercher David et sa famille pour les déporter. David fait cadeau à Oskar de l'ours en peluche avant d'être embarqué dans un camion pour une destination inconnue. Les bombardements alliés commencent. Otto est projeté parmi les ruines, recueilli par un GI noir dont il a sauvé la vie. Otto sera brinqueballé, balloté entre plusieurs mains, de l'Allemagne aux États-Unis, tour à tour aimé, glorifié, malmené, avant de se retrouver dans la vitrine d'un antiquaire, et d'être miraculeusement aperçu et reconnu par Oskar de passage à New-York.



Grâce à Otto, Oskar retrouve David. Bien des années ont passé. Les deux amis sont des rescapés, profondément atteints dans leur être. Chacun a perdu ses parents. Ceux de David



ont été exterminés dans une chambre à gaz, le père d'Oskar fut tué à la guerre et sa mère sous les bombardements alliés. Otto va être un « réparateur » et un passeur. C'est lui qui, rapiécé de toutes parts, recolle finalement les morceaux [2], fait se retrouver les deux amis d'enfance, les renoue avec la vie, raconte leur histoire pour la transmettre aux générations présentes et futures.

Car c'est bien un travail de transmission qui est à l'œuvre dans ce livre pour la jeunesse de Tomi Ungerer. « Otto » est un hymne à l'amitié. « Otto » est un plaidoyer pour l'humanité. Un appel à la vigilance face à la cruauté, à l'intolérance, à la haine des hommes, aux préjugés ancestraux, au rejet de la différence qui conduisent à la pire des barbaries.

Ce livre est un puissant message que **Tomi Ungerer** adresse à la jeunesse... et au monde entier. ■

[1] **Tomi Ungerer, Otto – Autobiographie d'un ours en peluche**, l'École des Loisirs, 2011, 13 € (à partir de huit ans, sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale) – à lire chez le même éditeur : **Ogres, Brigands et Compagnie** (Les Trois Brigands, Le Géant de Zéralda, Jean de la lune et Zloty «un avatar moderne et motorisé du Petit Chaperon rouge»), l'École des Loisirs.

[2] **Stück**, allemand : morceau, c'est par ce mot que les nazis désignaient les juifs dans les camps d'extermination.

LES RENCONTRES D'AHARON APPELFELD, L'ÉCRIVAIN, ET DE VALÉRIE ZENATTI, SA TRADUCTRICE

par FRANÇOIS MATHIEU

Né à Czernowitz (Bucovine alors roumaine) en 1932, Erwin Appelfeld avait huit ans quand il avait « entendu le cri de sa mère assassinée par les nazis ». D'abord brièvement enfermé dans le ghetto avec les autres Juifs de la ville, il est déporté avec son père dans un camp de travail en Transnistrie. Il réussit à s'évader. Pas son père qu'il ne reverra que quinze ans plus tard. Il survit à l'hiver dans la cabane d'une prostituée. Homme de main d'une bande criminelle – un enfant est utile en maintes occasions –, Erwin devient Janek. Engagé comme marmiton dans l'Armée rouge, il traverse l'Ukraine à pied pour gagner Zagreb. Lorsqu'il finit par arriver dans un camp de transit au sud de l'Italie, d'où un bateau le transportera avec nombre d'autres Juifs européens en Palestine mandataire, il ne lui resta « plus rien de [sa] langue maternelle » l'allemand, mais aussi des langues de circonstances soudain inutiles, le yiddish, le roumain, le ruthène. Après la guerre, il était devenu muet, avant de devoir conquérir, « au terme d'un combat où chaque mot introuvable était un désarroi amer et chaque mot correctement employé un soulagement », l'hébreu, sa « langue maternelle adoptive ». Et, hôte de cette nouvelle langue « formée il y a trois mille ans », Erwin-Janek Appelfeld devint Aharon Appelfeld, l'un des grands écrivains de notre temps, auteur de plus de quarante livres, à travers lesquels « inlassablement il a tissé les âmes de ceux qui avaient disparu dans le faisceau des vivants ».

Le 1er janvier 2018, Valérie Zenatti, la principale traductrice en français d'une partie de ses œuvres, veut lui souhaiter la bonne année, quand elle apprend qu'il est hospitalisé. Le 3 janvier, elle réserve « un aller-retour Paris-Tel-Aviv pour le lendemain matin ». Mais sur le tarmac d'Orly-Sud, elle lit sur l'écran de son téléphone que l'écrivain est mort dans la nuit. Valérie Zenatti va quand même partir vers quelqu'un qu'elle ne verra pas, ne reverra plus. Une passagère la reconnaît, lui déclare avec enthousiasme aimer ses traductions

d'Aharon Appelfeld et lui conseille de se rendre un jour à Czernowitz.

Pour la traductrice, la perte est immense. Aussi le temps de sidération passé, tente-elle de tout retrouver de lui. À commencer par le souvenir de leurs rencontres. La toute première avait été « une rencontre entre une lectrice et un livre, entre une lectrice et un écrivain », une lectrice heureuse de pouvoir lire *Le Temps des prodiges* dans les deux langues, l'hébreu et le français, jusqu'à connaître l'« intranquillité que rien ne pouvait atténuer, si ce n'était d'affirmer un jour : je veux traduire Aharon Appelfeld ». Puis ce fut, pour la traductrice d'*Histoire d'une vie*¹, « le début d'un voyage, l'émergence d'un continent », « l'entrelacs d'une mémoire » dans celle de la traductrice, l'occasion d'une première conversation téléphonique avec ce conseil : « Traduis comme tu l'entends, j'ai confiance en toi », et l'invitation : « Viens vite me rendre visite à Jérusalem ».

Valérie Zenatti est aussi écrivain. Elle voit ses personnages chercher en elle « une raison de vivre en éclairant quelques zones d'ombre sur leur passage », puis la quitter, « laissant derrière eux un sillage d'espoir fragile ». Ceux d'Aharon Appelfeld entrent en elle et, la traduction terminée, ne la quittent plus, font partie d'elle. Et maintenant que l'écrivain a disparu, la traductrice « désire et redoute le prochain livre » que, désormais, elle traduira « sans lui », se demande quel en sera l'effet dans sa propre vie. Mais il n'était pas que ses livres, il était aussi lui, dans des vidéos d'entretiens, de cours donnés à l'université Beer-Sheva, que la traductrice regarde – et nous confie – dans un « temps de fusion avec lui ». Puis encore dans les notes prises pendant ou à l'issue de leurs rencontres par la traductrice devenue amie. Aharon Appelfeld est retourné une fois à Czernowitz, aujourd'hui Tchernivtsi en Ukraine. Il fallait que, pas plus tard qu'en février 2018, Valérie Zenatti découvre « ce lieu entré en [elle] à travers lui », la ville aussi de Paul Celan,



d'Ilana Shmueli, de Rose Ausländer, et de bien d'autres écrivains juifs de langue allemande², la ville qui a changé de nom et de langue, au gré des peuples qui l'ont prise, nommée, habitée. En dépit d'un grand froid, Valérie Zenatti veut tout voir, se pénétrer de la topographie de la cité qui l'« aime depuis des semaines » : le cimetière juif, l'ancienne synagogue devenue cinéma, le théâtre, l'université, le musée juif, jusqu'à ce qu'elle dirige ses pas, de la neige jusqu'à mi-cuisses, vers le Pruth, au bord duquel, l'été 1941, 3 000 à 5 000 Juifs avaient été assassinés ; le fleuve dans la contemplation duquel aussi « Aharon a appris la lumière, le temps, la liberté des corps ». Elle peut alors quitter ce « lieu réel nimé de mythe », puisqu'elle a vu Czernowitz, la ville d'Aharon Appelfeld ; désormais, il lui « sera si bon de vivre en sachant » qu'elle porte celle-ci en elle. Comme elle porte durablement le souvenir vivant de l'écrivain. ■

Valérie Zenatti, *Dans le faisceau des vivants*, Éditions de l'Olivier, 160 p., 16,50 €.

¹ Prix Médicis étranger 2004.

² Je renvoie volontiers le lecteur à mes deux ouvrages : *Poèmes de Czernowitz. Douze poètes juifs de langue allemande*, collection « Bruits du temps », éditions Laurence Teper, 2008 [épuisé] ; et « *Écrire c'était vivre, survivre* ». *Chronique de Czernowitz et de la déportation en Transnistrie 1941-1944*, éditions Fario, 2012.



LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE G.C. LEMAIRE

L'histoire des juifs à travers les siècles semble avoir emprunté ses moments les plus tragiques à la *Torah* (l'esclavage en Égypte, la captivité à Babylone). À tel point que s'est formée l'idée d'une *diaspora* condamnée à sans cesse quitter une ville, un pays, pour aller chercher fortune ailleurs, tout autour de la Méditerranée et dans l'Europe entière (plus tard, dans les Amériques et même en Asie). Et cela a produit le mythe du « Juif errant ». Ce mythe a toute raison d'être. Mais peut-être en a-t-on déformé les raisons. J'ai été assez surpris qu'un grand érudit comme Riccardo Calimani ait pu affirmer que la prise de Jérusalem par Titus en l'an 70, quand son père Vespasien l'avait nommé légat de la *Legio XV Apollinaris* en Judée et l'avait ensuite chargé de faire face à la révolte armée des Juifs, ait été à l'origine de cette errance. C'est lui qui a fini par prendre Jérusalem, détruire le Temple et massacrer une partie de la population, le reste ayant l'interdiction d'y revenir. Calimani, comme d'autres avant lui, a fait de cet événement l'origine de la *diaspora*. Mais il n'a pas été question que les hommes et les femmes de Judée soient condamnés à quitter tout le territoire. Et cela ne s'est pas non plus produit lors de la seconde guerre contre les Romains, soixante ans plus tard, à l'époque d'Hadrien. En fait, des archéologues ont découvert il y a quelques années des catacombes juives à Rome datant du I^{er} siècle avant notre ère avec des symboles hébraïques, mais aussi avec des inscriptions rédigées en latin, ce qui tendrait à prouver qu'il y avait déjà une communauté depuis assez longtemps.

La mauvaise réputation des Juifs, accusés par les chrétiens d'avoir été les meurtriers du Christ, les a souvent placés en marge de la société, un grand nombre de fonc-

LE MYTHE DU JUIF ERRANT (I)

tions leur étant interdites et ayant été grevés d'impôts spéciaux. Ce sont les hasards de l'histoire qui ont provoqué ces déplacements de population importants. Par exemple la Grande peste de 1348 a désigné les juifs comme ayant apporté ce fléau. Des persécutions ont eu lieu dans toute la Provence, mais aussi en Navarre, en Castille et à Barcelone. Le roi de France Philippe VI a fait exécuter des juifs à Orléans. Par chance, le pape Clément VI a alors déclaré que cette catégorie d'individus n'y était pour rien. Ce qui n'empêche que des exactions soient commises contre eux à Strasbourg, qui avec Mayence et Worms étaient de grands centres culturels du judaïsme. Ce monde ashkénaze doit fuir vers l'Europe centrale, la Pologne ou la Lituanie, puis en Ukraine et en Russie. Personne ne se demande pourquoi tous ces exilés parlaient une langue proche de l'allemand dans toutes ces régions ! Il y eut bien des tensions en *Al Andalus* (par exemple le grand philosophe Maïmonide a dû fuir au Maroc puis en Égypte à cause de fanatiques musulmans, après la première période paisible des *Omeyyades*) qui ont eu des conséquences pour les juifs, mais c'est la décision radicale de la reine Isabelle de Castille de chasser les Juifs d'Espagne en 1492, de Sicile en 1493, du Portugal en 1496, qui a contraint la population séfara (*Séfara* veut dire Espagne en ladino) d'aller trouver refuge tout autour de la Méditerranée. Une partie d'entre eux s'exilera aussi en Angleterre, aux Pays-Bas et jusqu'au lointain Brésil.

Quand on lit les autobiographies des grands écrivains du XX^e siècle, et l'histoire de leurs familles respectives, comme celle d'Amos Oz par exemple, on ne peut que

constater que ce sont d'abord des récits de voyages, souvent chaotiques, parfois dramatiques. Et pourtant, un nombre non négligeable de juifs ont voulu s'intégrer dans leurs pays d'accueil. La notion de sionisme qui naît à la fin du XIX^e siècle, n'est pas de nature religieuse : elle est le fruit des persécutions qui continuent de s'abattre sur les communautés et aussi d'un antisémitisme toujours plus fort. C'est le dernier recours possible. Après avoir hésité sur le lieu dans le monde qui pourrait être le nouvel Israël, la Palestine a été finalement choisie comme l'endroit où fonder une nouvelle nation. D'aucuns partent et Trieste devient alors l'un des principaux ports pour gagner l'ancienne Judée (on surnomma ce port « la porte de Sion »).

La « solution finale » décrétée par les dirigeants nazis en 1942 (après bien des horreurs et des massacres) et mise en œuvre à une échelle industrielle a bien entendu renforcé ce désir de quitter l'Europe à tout jamais. Mais une partie des juifs est restée dans le Vieux Monde où ils ont leurs racines et leur culture. Le « Juif errant » n'est pas seulement celui qui fuit d'un pays à un autre, frappé par une malédiction qui n'a pas été encore levée. C'est aussi un être à deux nationalités, l'une mythique, historique, culturelle, religieuse, l'autre liée aux circonstances du destin des uns et des autres. ■ (à suivre)



Marc Chagall
Le juif errant

ANTISÉMITISME

"LE PRÉJUGÉ" UN TÉMOIGNAGE POSTHUME DE CHARLES PALANT

Le 26 février 2016, Charles Palant nous quittait à l'âge de 94 ans. Il avait été Secrétaire général du Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix (MRAP) entre 1950 et 1971. Il avait confié à la PNM un témoignage dont la conclusion glaçante souligne la force des préjugés chez des gens pourtant les plus nobles.

1956. Depuis peu, nous avons emménagé rue Blomet, dans le 15^e arrondissement à Paris. Ce soir là, je me rendais à la première réunion dans ma nouvelle cellule du Parti. Je me souviens y avoir reçu un accueil des plus sympathiques. Sans doute, ma notoriété de dirigeant du MRAP m'y avait précédé. Quelques mois plus tôt, j'avais été candidat sur la liste communiste aux élections législatives, dans le 3^e secteur de Paris. Enfin, la retentissante campagne pour tenter de sauver de la chaise électrique les époux Rosenberg aux États-Unis était encore dans toutes les mémoires. J'en avais été l'un des principaux meneurs.

La composition de la cellule m'apparut à l'image de la population de ce quartier que je commençais à découvrir. Il y avait là quelques ouvriers, un ou deux étudiants, plusieurs employés, hommes et femmes, un médecin, vétérinaire du Parti, un jeune architecte, un artisan d'art entre deux âges, un vieil ébéniste italien qui avait connu là-bas Mussolini, un tailleur juif allemand qui avait fui le nazisme et avait combattu dans la Résistance en France, deux ou trois ménagères, deux anciens déportés dont l'un avait été volontaire dans les brigades internationales durant la guerre civile en Espagne. Bref, tout un petit peuple de militants habitant le même quartier, pratiquait avec conviction l'altéisme révolutionnaire chaque mercredi soir dans l'arrière-salle d'un bistrot dont le patron, longtemps « sympathisant » avait fini par « prendre la carte ».

Le camarade secrétaire de la cellule donnait lecture du procès verbal de la réunion précédente. Le camarade trésorier, que secondait son adjoint encaissait les timbres-cotisations. Puis s'engageait la discussion politique introduite par un membre du bureau de la cellule. La guerre en Algérie qui battait son plein était le sujet prin-

cipal de nos débats. Enfin, la réunion s'achevait par la désignation des volontaires pour « les tâches pratiques ». Qui, dimanche matin, tiendrait le poste de vente de l'Huma, au métro Vaugirard – on y diffusait alors cinq cents numéros du journal. Qui ferait la tournée du « porte à porte », chez les lecteurs à domicile. Qui repartirait avec le seau à colle pour l'affichage du lendemain.

Souvent, il était près de vingt-trois heures quand s'achevait la réunion. Le patron du café, les yeux mi-clos de fatigue, sortait de derrière son comptoir pour encaisser le prix des consommations. Le regard levé vers la pendule, il ajoutait en manière d'excuse : « Vous comprenez les gars – il ne parlait qu'au masculin et ne disait jamais camarades – moi, demain, j'ouvre à six heures et demi... ».

Un soir, après une de ces réunions de cellule – était-ce en octobre ou en novembre ? – un couple de camarades me proposa de repartir ensemble. Chemin faisant ils me firent le bouleversant récit que voici. Je ne me rappelle plus qui d'elle ou de lui a commencé. Dès les premiers mots, je compris qu'ils avaient, l'un et l'autre, une grande envie de raconter leur histoire ; de me la raconter à moi. Comme eux j'étais communiste. Ils me savaient juif, ancien déporté et militant antiraciste. Aujourd'hui encore, après toutes ces années, je leur sais gré de s'être confiés à moi. Je ne les ai jamais oubliés, bien que peu de temps après, la rénovation du quartier les ait contraints à déménager. Ils quittèrent Paris pour quelque lointaine banlieue et je ne les ai jamais revus.

« C'était en 1942, commença l'un des deux, nous habitons au 2^e étage d'un vieil immeuble, rue Mademoiselle. Nos voisins de palier étaient juifs. Un jeune couple comme nous étions nous-mêmes, à cette

époque. Ils avaient un enfant, d'un an plus jeune que le nôtre. Nous nous connaissions à peine. C'étaient des gens simples. Des ouvriers, nous semblait-il. Quand nous nous croisions dans l'escalier et qu'ils avaient cette étoile jaune cousue sur la poitrine, nous les sentions gênés et nous avions honte.

Un matin, très tôt, la police est venue les chercher, comme des malfaiteurs. En entendant du bruit, nous avons ouvert la porte. Sans même réfléchir, on leur a dit ... « laissez-nous le petit, vous le reprendrez au retour ». Ils ont poussé l'enfant vers nous et sont partis. Ils ne sont jamais revenus.

Alors nous avons élevé leur môme avec le nôtre. Ils ne savent pas qu'ils ne sont pas vraiment des frères. Au début, nous pensions qu'il était plus prudent de ne rien dire. Plus tard, quand les Boches sont partis, on espérait que les parents du petit allaient revenir et lui expliqueraient...

Aujourd'hui nos gamins ont 15 et 16 ans. Pour tout le monde, pour la famille, les amis, les copains du Parti, nous avons deux fils. Nous deux, vois-tu, on ne sait pas lequel on aime le plus. Ni même s'il y en a un des deux que nous aimons plus que l'autre...

Maintenant, il faut penser à leur avenir, à donner à chacun un bon métier. Notre fils, le vrai quoi, vient d'avoir son brevet. Il est inscrit à l'école professionnelle pour devenir tourneur sur bois, comme son père. C'était son désir. L'autre est également très bon élève. L'année prochaine, il ira à l'école commerciale. **Tu comprends, Palant, avec ses antécédents ... ».**

Cette nuit-là, j'ai tourné longtemps dans mon lit avant de m'endormir. ■



Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

M DOCUMENTAIRE DE YOLANDE ZAUBERMAN

Yolande Zauberman révèle ici la terrible mécanique du viol des petits garçons pratiqués par des générations de rabbins dans le secret des *yeshivas* et sur les tombes du cimetière du quartier juif orthodoxe de Bnei Brak à Tel-Aviv. Les faits très choquants percutent le spectateur, mais le film par sa conception n'a rien de sordide et l'amour de la vie domine ici par la présence lumineuse de Mehamen, violé de l'enfance à l'adolescence.

Menahem Lang accompagne la cinéaste pour explorer les lieux de crimes, faire parler victimes et bourreaux. Yolande Zauberman a choisi de tourner la nuit et ces confessions nocturnes recueillies dans ce lieu où d'ordinaire on honore les morts, révèlent comment les maîtres des *yeshivas* sacrifient la virginité de leurs victimes



sur les tombes, nouveaux autels d'un rite cruel obéissant aux pulsions venues du noir de l'humain. *M* (Menahem) est un cantor à la voix d'or répudié par sa famille quand il dénonça « la chose » car ces choses-là ne se disent pas : son père le somma de se taire et *M* choisit alors la rupture, fuyant sa famille, le quartier et la communauté. Par son retour lors de ce tournage, il nous fait rencontrer d'autres victimes dont la vie fut brisée.

Une mécanique infernale se répète depuis la nuit des temps, où l'on entend ici un ancien violé, devenu violeur, exiger pourtant à l'aube de son mariage que sa femme et lui respectent, à la lettre, la loi juive qui règle les relations de sexe et de procréation entre époux.

La force du film brise la chape de plomb de ce qui se pratique sous le sceau du tabou et de la transgression et apporte la lumière sur ce qui restait plongé dans la

nuit. Ainsi *M* réconcilié avec son père après que ce dernier lui ait aussi livré un même terrible secret.

Zauberman filme cela sans pesanteur, ni voyeurisme. La personnalité de Menahem y contribue, animée d'un bouillonnant amour pour la vie et pour les autres, avec au cœur une pureté qu'il communique aux spectateurs, aux victimes et aux bourreaux.

Au-delà, le film ouvre aux questions sur le rôle et la place de la pédophilie dans notre société. Aucune Église ni autorité pédagogique et politique ne semble y échapper. Ce sont ces lieux de pouvoir, cette détention de l'autorité qui font question politique aujourd'hui. Les citoyens, laïques ou croyants, doivent les interroger, briser leur silence et les combattre très sérieusement. ■ (sortie le 20/03)



LES TÉMOINS DE LENSDF d'AMICHAÏ GREENBERG AVEC ORI PFEFFER, RIVKA GUR

Himmler, en octobre 1943, devant les généraux SS, affirmait que la destruction des Juifs d'Europe devait être « une page glorieuse de notre histoire qui n'a jamais été écrite et qui ne devra jamais être écrite ». Cette phrase fut dite après la destruction du camp de Belzec, juste avant les révoltes des camps de Sobibor et de Treblinka. L'effacement des traces, la négation du crime faisaient partie du plan d'anéantissement. L'effacement des traces n'a jamais été un effet ou une conséquence du plan d'extermination nazi mais une des conditions de sa réalisation et la place occupée par l'effacement des traces et la négation du crime est centrale dans la compréhension de la destruction des Juifs d'Europe.

Le film *Les témoins de Lensdorf* joue sa fiction en transformant la question de l'effacement des traces et de la négation du crime en thriller. Au terme d'une enquête, l'historien juif orthodoxe trouvera-t-il la fosse commune recherchée ? Le scénario pour « corser » l'affaire mêle à cela un « drame » psychologique de relation mère-fils pour interroger l'« essence » de l'identité juive..., en séparant bien le Sang de la Culture.

N'étant pas ici chez Hitchcock, le film demeure assez monocorde fondant sa révélation de la vérité par un retournement final devinable dès la moitié du film. Le public pourra être intéressé par une aventure où le suspense d'« où est le trésor ? » est remplacé par « où est le tombeau ? », mais il n'apprendra rien sur

comment le nazisme mit en œuvre la Solution finale, ce qui dans cette grande Histoire est tout de même l'essentiel. ■ (sortie le 13/03)

NDLR Ce premier long-métrage d'Amichai Greenberg, coproduit par Israël et l'Autriche, s'inspire du massacre le 25 mars 1945 de plus de 200 juifs, enterrés dans une fosse commune par les nazis à **Rechnitz**, ville autrichienne, fosse dont l'emplacement est toujours recherché, les deux derniers témoins de ce massacre ayant été assassinés juste après-guerre. La fiction peut-elle servir la réalité ? Notons que depuis sa projection en 2017 à la Biennale de Venise, l'Autriche a décidé de lancer officiellement des recherches pour retrouver l'emplacement de cette fosse.



Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

Obsession(s)*, une plongée dans les abysses de la colonialité

Le comédien, auteur et metteur en scène comorien Soeuf Elbadawi décentre les consciences, le regard, avançant le concept de colonialité plutôt que de colonisation et décolonisation. Il dessine une mémoire-monde qui traverse les esprits bien au-delà de l'archipel des Comores et se veut espérance malgré la noirceur des hommes. Ancien journaliste avant d'être homme de théâtre, le journal *l'Humanité* avait fait appel à lui pour un numéro sur les cinquante ans des indépendances africaines.

Lorsque nous sommes venus voir le spectacle en novembre à la première d'Ivry [1], une crise diplomatique entre la France et les Comores ayant éclaté, les trois initiés soufi, issus du collectif des Nurul'Barakat, attendus pour porter le sacré et le rituel des morts sur le plateau, n'avaient pu obtenir leurs visas. Le spectacle a donc du être remanié en dernière minute. Plus tard, les soufis sont arrivés, qui ont dû s'intégrer dans le spectacle remanié. Ceci à l'image des aléas politiques qui pénètrent profondément l'artistique !

La question est évoquée : comment vivre avec trois pattes ? Il nous manque une jambe, Mayotte, qui n'est toujours pas indépendante. Soeuf Elbadawi plaide pour que la question de la colonialité soit partagée et pensée par le plus grand nombre, de manière large.

Le spectacle est multiple et la langue se fait chair, cri et poésie. Sublime langue imagée pour dire le conte, l'histoire des ancêtres, l'espace francophone et cette force méprisante, écrasante, immensément violente induite par un capitalisme forcené qui broie les êtres humains. Cette langue vibrante fait naître la terre ancestrale et la terre présente. Elle va chercher les racines du mal au plus profond de ce capitalisme effréné broyeur de vies pour le gavage de quelques-uns. Cette question du colonialisme déborde son propre pays. Elle touche le monde, la terre entière. Tous sont concernés, cette question ne peut être exclusive. L'homme est un loup pour l'homme.

À l'image d'une question qui dépasse les frontières, le spectacle convoque un conteur martiniquais, un Comorien, une Canadienne. À l'image d'un multi-monde, plusieurs formes artistiques s'entremêlent : la narration, le conte, la féerie-rêve, le théâtre d'objets, le théâtre citoyen, le chant et la musique : une façon de se réapproprier un espace de pensée qui englobe la question coloniale, le rapport à l'humain, l'économie, et de hisser cette pensée dans l'entrelacs artistique. Un spectacle qui nous convie à plus d'humanité, à réfléchir à tout ce qui nous écrase, nous dévore, à rejeter de soi le principe de soumission que l'on a injecté dans nos cerveaux.

« *Les assassins d'hommes, ils sont aussi vieux que nos rêves endormis... Leur vérité ne date pas d'aujourd'hui. Ils ne sont ni noirs, ni blancs, ni jaunes, ni même rouges, l'appât du gain est leur seule obsession, gagner, conquérir, soumettre, l'eau, la nature, la vie, le songe. Les assassins d'hommes sont des oppresseurs. L'argent, ils n'ont que ce mot à la bouche, l'argent qui mène à tous les royaumes, à toutes les folies, l'argent qui mène aux brisés, aux fracassés... Dieu pétrole, uranium... Peu importe, ce qu'ils veulent c'est soumettre le monde à ce Dieu et pour cela, ils prennent le fouet, transforment les hommes...* »

Ce spectacle aura toute sa place aussi au **Tarmac**, la scène francophone internationale, théâtre qui défend de vraies valeurs. ■

* **Obsession(s)** écrit et mis en scène par Soeuf Elbadawi, **Tarmac** Paris (20e) du 03 au 05/04 à 20h, rés. 01 43 64 80 80 – **Auditorium Sophie Dessus**, Uzerche (Corrèze) le 09/04 à 19h, rés. 05 55 73 00 44 – Tournée 2019-2020 en construction.

[1] Théâtre Antoine Vitez d'Ivry-sur-Seine.



Expositions

DEUX EXPOSITIONS À BERLIN D'ARTISTES ALLEMANDS VICTIMES DES NAZIS

par FRANÇOIS MATHIEU

Novembre 1918 - novembre 2018. Un centième anniversaire que l'on commémore en France et en Allemagne, mais pas pour les mêmes raisons. Si les uns et les autres saluent la fin de la Première Guerre mondiale, les dates de commémoration diffèrent : les Français honorent l'Armistice le 11 novembre ; pour les Allemands, le 9 novembre est le jour où tout a fini et tout a commencé – dans une grande confusion. L'empereur Guillaume II abdique. Des soldats et des marins se mutinent et, rejoints par des ouvriers, constituent des conseils sur le modèle des soviets. À Berlin, vers 14 heures au Reichstag, Philipp Scheidemann, l'un des proches de Friedrich Hebert,



G. Grosz - Juges 1954

président du Parti social-démocrate (SPD), proclame la République. Presque simultanément, du haut du balcon du Château impérial occupé par des conseils de soldats et d'ouvriers, Karl Liebknecht proclame la République des conseils. Deux politiques s'opposent donc, celle d'une république parlementaire fondée sur une transmission pacifique des pouvoirs impériaux, et celle d'une république populaire, donc révolutionnaire. Aux conseils vont vite s'opposer les « corps francs », des formations militaires composées de volontaires revenus du front décidés à écraser la « racaille bolchevique », qui partent à la reconquête de la capitale. Le 15 janvier, les corps francs aux ordres du social-démocrate Gustav Noske, sont maîtres de la ville. Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont arrêtés et assassinés. Le 19 ont lieu les élections d'une assemblée, laquelle, pour se mettre à l'abri des révolutionnaires, siégera à Weimar. S'ensuivra, face aux émeutes, une dure répression qui, en mars, culmine avec les massacres de la « semaine sanglante » qui, à Berlin, a fait au moins 1200 morts. Née dans ces circonstances tra-



G. Grosz - Les piliers de la société 1926

giques, la jeune République de Weimar va connaître des crises économiques, le chômage, des conflits sociaux, des assassinats politiques, mais aussi une libéralisation des mœurs, et donc une exacerbation des inégalités sociales, source d'inspiration d'artistes tels qu'Otto Dix (1891-1969) ou George Grosz (1893-1959).

2018-2019, le « thème de l'hiver berlinois » aura été « Les cent ans d'une Révolution – Berlin



G. Grosz 1930

1918/19 » avec pendant cinq mois plus de 250 expositions et manifestations liées aux événements historiques commencés avec une révolution et qui débouchèrent sur une démocratie malmenée, méprisée des masses et des intellectuels qui se conclura par la dictature nazie.

Nous avons évoqué des expositions collectives¹.

Cette fois, nous avons visité des expositions individuelles : George Grosz au musée Bröhan à Charlottenburg, Robert Liebknecht au Musée Käthe Kollwitz et Max Lingner à l'Institut français ; des artistes qui, au milieu de leur carrière, durent choisir l'exil pour échapper aux persécutions et continuer à peindre.

Depuis presque vingt-cinq ans, aucun musée allemand n'avait consacré une grande exposition à **George Grosz**. Mais cette fois, les organisateurs sont allés plus loin que ses dessins, collages et peintures provocateurs de sa période berlinoise, en présentant le « Grosz photographe », reporter de sa traversée de l'Atlantique et de sa découverte de New York, et le « Grosz scénographe ». Au total plus de deux cents œuvres qui permettent de suivre le parcours de cet artiste berlinois.



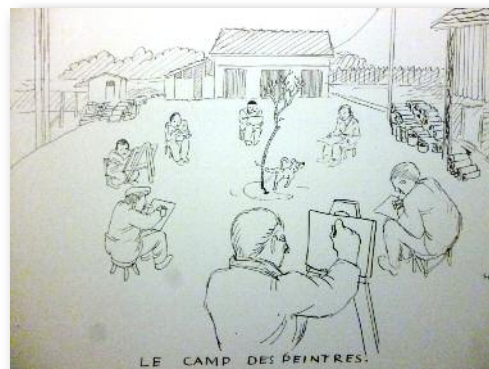
G. Grosz - Le général blanc

Dans son *Berliner Requiem*², le regretté Jean-Michel Palmier, universitaire et écrivain, avait saisi les personnages de George Grosz et l'ambiance de ses dessins : « Des femmes assises aux terrasses des cafés. Des hommes ventrus qui les regardent et festoient. Des couples bourgeois enlacés. Visages porcins, gras, crânes rasés et monocles, dureté du regard, bêtise à front de bœuf. Prostituées dans les rues, mendiants barbus, clochards, infirmes de toutes sortes, la poitrine décorée de médailles militaires qui exhibent, devant les passants indifférents, leurs moignons et leurs béquilles, bourgeois festoyant au champagne et fêtant avec Noske, la mort de la jeune révolution assassinée. [...] C'est "le nouveau visage de la classe régnante" –



R. Liebknecht au camp des Milles en 1940

en résultera une gravure sur bois, « Hommage à Liebknecht » : une douzaine de personnes assemblées autour du mort auréolé de blanc. Lorsque Robert Liebknecht lui avait présenté ses dessins, la graphiste,



Le camp des peintres aux Milles

graveuse et sculptrice, y avait vu l'œuvre prometteuse d'un jeune homme doué, tout en lui rappelant les souhaits de son père : qu'il passe d'abord son baccalauréat. Après des études d'art à Berlin et Dresde, sur le conseil de Käthe Kollwitz, il séjourne pendant quelques mois à Paris

et à Cagnes-sur-Mer. En 1933, le fils du dirigeant socialiste, marié en outre à une Juive, fait partie des premières victimes de la dictature nazie. Il perd son emploi de professeur de dessin, et doit émigrer à Paris. Après son internement en 1940 notam-



Au bistrot Fusain - R. Liebknecht

ment au camp des Milles, il réussit, avec son épouse et leur jeune fille née en 1941, à gagner la Suisse, avant de revenir en France, où il acquerra en 1956 la nationalité française. Robert Liebknecht meurt à Paris en 1994 et est inhumé au cimetière de Berlin-Friedrichsfelde où sont enterrés plusieurs dirigeants du mouvement ouvrier, dont son père.

Robert Liebknecht peignait et dessinait sur le vif des paysages urbains, des scènes de cafés et de rues, notamment à Dresde, à Berlin, puis à Paris ; des portraits de gens simples, chômeurs, ouvriers, mais sans aucune référence au réalisme socialiste. ■



R. Liebknecht - Paris, devanture de magasin

¹ Voir notre article « Trois expositions mémorielles » dans le n° 263 de février 2019 de la « Presse Magazine ».

² Jean-Michel Palmier, *Berliner Requiem*, éditions Galilée, 1976.